

# Avant-propos

La culture générale n'est pas une discipline académique, comme les lettres, la philosophie ou l'histoire. Elle regroupe plusieurs disciplines à partir d'un esprit commun. Quel est cet esprit ?

La culture générale n'est pas une connaissance « mondaine » qui serait innée pour certains et qui demanderait à d'autres un effort pour se mettre aux normes, par exemple, de l'oral d'entretien, ou pour faire bien dans certains milieux ! Certes, elle peut prendre cet aspect, mais ce n'est pas là qu'elle se définit. Molière fait bien d'en rire dans *Les Précieuses ridicules*. Pierre Bourdieu en dénonce à juste titre l'ancrage social.

La culture générale n'est pas non plus la culture au sens des anthropologues et des ethnologues. Pour ces derniers, la culture désigne l'ensemble des médiations par lesquelles une société humaine se constitue en se distinguant de la nature. Cette culture formée par les techniques, les mœurs, les institutions, est vécue par les individus sous la forme d'*habitus*. Elle se déploie à travers une multiplicité de cultures déterminées, autant qu'il y a de peuples identifiables. Et l'anthropologue feint de croire que toutes les cultures se valent, qu'elles soient exotiques ou familières, primitives ou développées !

## L'esprit de dialogue

La culture générale s'est longtemps appelée « les humanités ». Et dans l'Europe classique on savait immédiatement ce que cela voulait dire. Il s'agissait de connaître les grands textes de l'Antiquité, les langues anciennes (le grec et le latin), l'histoire, éventuellement l'histoire religieuse. Or, cette tradition humaniste ne va plus de soi aujourd'hui. Les sciences et les techniques lui font concurrence. Citons Thorstein Veblen : « Du point de vue de l'efficacité économique, les humanités sont des anachronismes qui nous handicapent. Les langues classiques sont de l'information qui, en gros, ne sert à rien »<sup>1</sup>. Dans toutes les sociétés du XX<sup>e</sup> siècle

---

1. Veblen, *La Théorie de la classe de loisir (The Theory of the Leisure Class, 1899)*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1978, p. 261 et sq.

l'idéal de « la classe du loisir » a été rejeté. Toutes les institutions d'enseignement se sont converties à l'utilité. Sciences de la nature, sciences sociales, langues étrangères, disciplines techniques forment l'éventail des connaissances nécessaires pour devenir membre efficace de nos sociétés industrielles avancées.

Le problème est que nous ne vivons pas dans un monde lisse et fonctionnel où toutes les questions pourraient se réduire à des questions techniques. Dans *Le Meilleur des mondes* Aldous Huxley décrit un tel monde. Les livres y sont interdits, et dès que l'individu se sent inquiet, il peut prendre une pilule spéciale pour faire disparaître en lui tout malaise ! Peut-être est-ce un idéal ? Mais, ce qui est sûr, c'est que notre monde est différent. Il contient des problèmes effectifs : problèmes dus à la violence sous ses différentes formes : bêtise, agressivité, injustice, guerre ; problème aussi qui vient simplement du rapport de l'individu à lui-même. Il faut donc savoir ce qui importe et juger en connaissance de cause.

La culture implique d'abord une attitude remarquable : la distance à l'égard de sa propre certitude, le refus de l'affirmation immédiate, le parti pris d'examiner les choses sans colère. Un dirigeant<sup>2</sup> de l'Allemagne nationale-socialiste disait : « Quand j'entends le mot culture, je tire mon revolver » ! Il s'agissait pour ce dirigeant d'unifier le peuple allemand à partir du sentiment commun de sa supériorité et de la haine de l'autre. Sans aller jusqu'à cet extrême, on peut percevoir la violence dans sa propre expérience. Chacun de nous connaît au moins deux options, la sienne et celle d'un autre. Par exemple, certains sont croyants, d'autres non croyants. Chaque option exclut l'autre. Pour l'athée, la croyance relève de la superstition. Pour le croyant, l'athéisme est un matérialisme dangereux pour l'avenir de l'humanité. Autre alternative : le révolutionnaire et le conservateur. Pour le révolutionnaire, le conservateur est un ennemi dangereux, car il maintient l'injustice sociale. Pour le conservateur, le révolutionnaire est quelqu'un qui menace de sa violence une société à l'équilibre fragile. Autre alternative fondamentale : l'optimisme et le pessimisme. Certes, ces options semblent tenir à des humeurs. Mais elles peuvent aussi être des attitudes raisonnées. Bref, il y a de multiples options irréductibles de vie. Et chacun sait combien il est difficile de discuter avec l'autre dès lors que l'on touche à ses options fondamentales.

L'attitude de libre examen n'est ni naturelle ni universelle, elle s'apprend et se cultive. Elle s'apprend plus particulièrement en séjournant chez des auteurs qui ne sont pas nécessairement contemporains, en séjournant dans des sensibilités étrangères. Le célèbre vers de Térence : « Je suis homme ; je pense que rien d'humain

---

2. Baldur von Schirach, chef des Jeunesses hitlériennes.

ne m'est étranger»<sup>3</sup> peut être pris justement comme maxime de l'humanisme, au meilleur sens du terme. Dans toute production humaine, aussi étrangère ou aussi lointaine soit-elle, que ce soit le bouddhisme oriental ou les masques africains, se déploie une construction humaine, une figure du sens. La culture est d'abord travail de la différence, ouverture, dialogue.

## La médiation de l'histoire

Est-ce à dire que la culture, c'est le relativisme, que c'est le droit à la différence ? Franchement non ! Toutes les opinions ne se valent pas, tous les systèmes de valeurs ne sont pas sur le même plan. Le thème du droit à la différence est un slogan facile qui entretient une atmosphère de fausse libéralité, quitte à faire parfois le jeu de violences cachées. Comment savoir alors ce qui est valable et ce qui ne l'est pas ? Comment discriminer, comment juger de manière non arbitraire ?

La réponse est du côté de l'histoire. Le mot histoire ne désigne pas ici seulement le récit des événements politiques, il désigne de manière plus large, toute recherche dans le domaine du passé humain, passé qui contient des actions, des œuvres, des pensées. L'histoire nous montre des hommes qui travaillent, luttent, échouent ou réussissent. Ces hommes combattent en fonction de valeurs, et certaines valeurs finissent par s'imposer. La première de toutes les conquêtes est la sortie hors de la tradition monolithique pour reconnaître les autres traditions, les autres peuples. Cette percée remonte aux philosophes et aux sophistes de la Grèce antique des VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant J.-C. La deuxième grande conquête vient des religions monothéistes : la définition de l'homme comme subjectivité capable de porter en soi l'absolu et, à partir de cette définition, l'idée de l'égalité morale de tous les hommes. La troisième conquête est l'élaboration à la Renaissance de la science moderne qui nous donne la maîtrise sur la nature. Et il y en a d'autres qui sont expliquées dans le manuel. Ces différentes percées forment la substance de notre histoire. Nous n'hésitons pas à dire qu'une civilisation réflexive et critique est supérieure à une civilisation non réflexive, que la civilisation moderne qui a remporté la victoire sur la nature est supérieure à une civilisation qui vit sous la pression du besoin, qu'un État démocratique est supérieur à un État autocratique, etc.

À travers l'histoire de ces percées nous écrivons notre propre autobiographie et décidons des valeurs dont nous sommes les héritiers.

---

3. Dans la pièce *Héautontimorouménos* (*Le Bourreau de soi-même*), représentée en 163 av. J.-C. : *Homo sum ; humani nil a me alienum puto.*

## Être cultivé

À partir de l'option en vue de la communication et de la médiation de l'histoire, nous pouvons comprendre ce que peut vouloir dire « être cultivé ». Chacun pourra identifier quelques formules bien connues.

Être cultivé, c'est adopter une attitude de libre examen à partir d'une formation rigoureuse qui passe par le travail de la lecture des grands textes et par l'art de faire une dissertation. Lire un grand texte, c'est à la fois comprendre sa cohérence supérieure, mais c'est aussi voir que toute pensée, aussi puissante soit-elle, a sa tâche aveugle et son dehors. La lecture nous éduque à la conscience critique et nous fait entrer dans un horizon de communication infinie.

Être cultivé, c'est être capable de formuler des jugements éclairés. Juger, ce n'est pas exprimer une évaluation à l'emporte-pièce dans laquelle l'individu ne fait qu'affirmer des préjugés inconscients qui travaillent en lui ou une sentimentalité chaotique. Juger, c'est formuler une évaluation en fonction d'une certaine maturité intellectuelle. C'est être capable de distinguer les vraies valeurs des fausses valeurs, fausses valeurs qui sont ô combien proliférantes et séductrices !

Être cultivé, c'est avoir du goût. Le jugement concernant le beau est subjectif. Mais, comme Kant l'a montré, il ne faut pas confondre l'agréable et le beau<sup>4</sup>. Lorsque l'on affirme qu'une chose est belle, on formule un jugement qui vaut pour l'autre. Mais on ne peut pas démontrer son jugement en s'appuyant sur des principes reconnus par tous. Et pourtant la discussion en matière d'art est sensée. Les gens qui n'ont pas de goût ne discutent pas ! Dans le sentiment de beau se manifeste le sens d'une communication infinie et effective. Kant explique ce phénomène par le libre jeu de deux facultés théoriques : la sensibilité, faculté de recevoir des sensations, et l'entendement, la faculté des concepts. Ajoutons que les civilisations ont confié aux œuvres d'art leur message le plus élevé sous la forme de la beauté.

Être cultivé, c'est donc assumer à sa place, grâce à la lucidité acquise par la compréhension des grandes œuvres du passé, la responsabilité de l'universel.

Ajoutons que ce qui vaut pour l'individu vaut pour une nation. Une nation est cultivée dans la mesure où elle a une idée juste de la place qu'elle occupe dans la communauté différenciée des nations et de sa responsabilité dans l'histoire mondiale.

---

4. Kant, *Critique du jugement*, 1790, analytique du beau.

# Manuel, mode d'emploi

Ce livre vous propose un parcours des grands moments de l'histoire de notre pensée, tel qu'il est défini dans le programme de culture générale de la première année des classes préparatoires aux grandes écoles commerciales (BOEN du 20 juillet 1995, p. 50).

Le livre ne prétend pas se substituer au cours de votre professeur. Ce dernier trace son propre chemin en fonction de sa problématique. Il n'est pas obligé de traiter tous les thèmes de manière égale. Dans cet ouvrage, vous trouverez sous le titre « mise au point » un traitement de chacun des neuf thèmes. Ce qui doit vous permettre de compléter ou de renforcer vos analyses et vos connaissances.

Sous le titre « repères » vous trouverez des informations utiles et des aides pédagogiques. Il y a une biographie développée sur les auteurs importants. La bibliographie fait la description précise des œuvres avec leur actualisation éditoriale. Il faut apprendre à travailler avec les bibliographies. Les études supérieures ont une fin (un but et un terme) : se passer des professeurs et être capable de lire directement les livres et les grands auteurs. Le master (bac + 5) contient un mémoire dans lequel vous devrez faire un texte d'une certaine longueur en vous instruisant directement dans le rapport aux livres. Et si vous continuez jusqu'au doctorat (bac + 8), vous devrez montrer que vous êtes capable d'être vous-même un auteur !

Sous le titre « entraînement » nous vous proposons des questions d'oral ou des sujets de dissertation, grâce auxquelles vous pouvez contrôler vos connaissances. Nous n'oublions pas la méthodologie.

Ce livre peut vous accompagner utilement lors des années suivantes, l'année de concours bien entendu pour approfondir le thème annuel, et tout au long de vos études professionnelles. C'est pourquoi il s'appelle « manuel », quelque chose que l'on a sous la main et vers lequel on peut revenir en fonction des occasions dans la vaste navigation de la vie, où il faut bien s'orienter.

Bon vent... et bonne lecture.